

UNE FEMME OBSTINÉE

ASTA HÅKANSSON
institutrice suédoise,
raconte sa vie

Interview réalisée par Britt Isaksson
(traduit de l'espéranto par
Denise et Paul Poisson)

Lors de la Rencontre espérantiste et de la R.I.D.E.F. 78 à Årjeing (Suède) nous avons connu et sommes restés en relation avec la pionnière de l'École moderne de ce pays, venue à la pédagogie Freinet grâce à l'espéranto.

Récemment interviewée par la presse suédoise qui voulait diffuser son expérience dans le pays, elle nous en a fait parvenir une traduction en espéranto pour publication dans notre prochain bulletin.

Cette expérience est d'autant plus intéressante à communiquer aux camarades étrangers qu'elle émane justement d'une enseignante non française.

Nous avons pensé que cet exemple dont les débuts remontent à une quarantaine d'années et qui, en termes très simples, donne l'essentiel de la pédagogie Freinet, ne serait sans doute pas inutile dans « L'Éducateur » d'aujourd'hui.

Paul POISSON
239, rue Victor-Hugo
37540 Saint-Cyr-sur-Loire

Institutrice retraitée, âgée de plus de 80 ans, au corps maigre et un peu « tor-du », mais d'une forte personnalité, Asta nous raconte sa vie et comment elle a enseigné aux enfants à lire, à écrire et à s'exprimer.

DE NAISSANCE, JE SUIS ASSEZ OBSTINÉE

Je suis l'aînée de huit enfants et je n'avais pas cinq ans que déjà je gardais mes jeunes sœurs. « Toi qui es si grande », disait ma mère quand elle s'absentait. Elle fermait la porte à clé. Je devais donner le biberon à ma plus jeune sœur quand elle pleurait. Pour atteindre le bébé dans sa voiture, je devais monter sur un banc. Je devais en même temps surveiller mon autre sœur, de

deux ans ma cadette, pour qu'elle ne fasse pas de sottises.

Je suis allée à l'école jusqu'à la 6^e classe. Le dernier hiver, j'avais mal au dos et j'avais toujours froid. Au printemps, maman me conduisit chez le médecin de l'école. Nous restâmes à la porte et maman lui dit : « Elle a eu mal au dos durant tout l'hiver ». Le docteur releva ses lunettes sur son front, me regarda et, sans même m'ausculter, dit : « Certainement, cela s'arrangera. »

Plus tard, un autre docteur trouva que j'avais fait de la poliomyélite. C'est pourquoi je ne mesure qu'un mètre cinquante et ai le dos « tordu ».

J'ai fréquenté la 7^e classe seulement pendant quelques jours. Maman n'était pas assez forte pour s'occuper de la maison et du nouveau bébé né pendant l'hiver. Papa alla voir l'instituteur, lui dit qu'on avait besoin de mon aide à la maison et donc que je ne viendrais plus à l'école. L'instituteur consentit. Il existait bien une loi disant que les enfants devaient fréquenter l'école pendant sept ans, mais la loi ne me protégea pas.

Quelquefois, maman me prêtait à d'autres familles auxquelles je rendais service. A quinze ans, le samedi, je travaillais dans un petit magasin. Cela me reposait, car je n'avais pas mes frères et sœurs autour de moi.

J'aimais beaucoup lire, mais maman trouvait que c'était du temps perdu.

Un jour, nous avons su qu'il existait une école où l'on pouvait étudier pour devenir institutrice. Je croyais qu'il fallait avoir fréquenté une école d'un niveau plus élevé que l'école élémentaire pour entrer dans ce séminaire et je fus toute heureuse d'apprendre que cela n'était pas nécessaire. On peut avoir appris l'essentiel d'une autre manière. Cependant, avant d'y être accepté, on vérifiait nos connaissances.

Cet automne-là, je me présentais donc au séminaire, mais je savais trop peu et je ne pus répondre aux questions. L'examineur regretta et me dit :

« Vous pourrez essayer de nouveau l'an prochain. » — « Je ne sais pas, répondit maman, les études coûtent cher dans cette école et il n'est pas possible que, pendant deux ans, elle ne travaille pas et n'ait aucun salaire. »

Pourtant, car j'étais obstinée, j'ai essayé l'année suivante et j'ai été admise à l'école. Comme mes parents étaient pauvres, je ne fus pas obligée de payer la pension complète, mais seulement cinquante couronnes par semestre. Mais je n'avais jamais la somme demandée au moment précis où le directeur la réclamait. « Oh ! Håkansson, quand aurai-je mon argent ? » me disait-il devant toute la classe. J'avais honte.

Après deux ans, je fus reçue institutrice. Mais pour avoir un poste, il me fallait une attestation d'un docteur disant que j'étais en bonne santé. Je craignais qu'elle ne me soit refusée à cause de mon dos, mais on me la donna et je pus la montrer quand je cherchais du travail.

Mon premier poste fut dans une petite école près de Borås. J'avais les petits et un instituteur avait les plus grands.

J'avais vingt-deux ans et ma plus jeune sœur n'allait pas encore à l'école quand mon père nous quitta. Je travaillais comme remplaçante et souvent je changeais d'école en cours d'année, mais toujours j'ai envoyé de l'argent à maman pour l'aider à élever mes frères et mes sœurs.

Par chance, j'obtiens un poste à Borås où habitait ma famille. Nous logions ensemble, donc la vie était moins difficile. Cela dura jusqu'à ma vingt-neuvième année. Je n'avais aucun penchant à fonder mon propre foyer et cependant, j'ai toujours pris soin des enfants.

APPRENDRE A APPRENDRE

Quand j'ai commencé à enseigner, à la campagne, les enfants étaient calmes, silencieux et se conduisaient bien.

Souvent, il était difficile de les faire parler, cependant j'y parvenais et nous discussions de sujets importants. Je savais que j'avais la responsabilité d'enseigner aux enfants à lire, écrire et compter le plus rapidement possible, mais on ne peut faire apprendre aux enfants les choses pour lesquelles il ne sont pas mûrs. Un sage chinois disait : « Donnez du poisson à quelqu'un, il fera un bon repas. Mais apprenez-lui à pêcher et il pourra se nourrir toute sa vie. » Il en est de même pour le savoir des enfants. Si on leur montre « comment apprendre » à lire, écrire et compter, ils pourront s'en servir pendant toute leur vie.

Mes élèves dessinaient et peignaient beaucoup. Quand les enfants parlaient de leurs dessins, je remarquais les mots qu'ils possédaient et ceux pour lesquels ils hésitaient. Chaque jour, je leur lisais des textes choisis dans des livres pour enfants. Ainsi chaque jour, ils entendaient une langue pure et riche.

Pour de jeunes enfants, il n'est pas facile de rester assis sans bouger. Quand l'agitation et le bruit avec les sièges et les tables commençaient, nous nous levions, nous nous étirions comme des géants, nous nous contractions comme des pygmées, nos mains tombaient comme les feuilles en automne ou la neige en hiver. Ensuite, on s'asseyait avec plaisir. En ce qui me concerne, j'ai toujours eu des problèmes pour m'asseoir et j'en ai encore.

Avant l'exercice de lecture, nous commençons par dessiner, peindre, découper l'image et parler à son sujet. Avec des lettres posées sur la table, nous écrivions ce que nous avions raconté.

Les remuants n'apprenaient pas facilement à lire. Ils s'asseyaient avec une glace devant la bouche. Alors, ils voyaient et entendaient le mot. Ils s'exerçaient et s'entraînaient. Ils cherchaient la lettre et la mettaient sur l'image. Nous étions tous joyeux quand enfin ils parvenaient à mettre une lettre dans un mot et un mot dans une phrase.

En calcul, on utilise de nombreux mots. Je commençais par lire le problème avec les enfants, cela était nécessaire. Nous nous entraînions à la lecture et à l'écriture dans toutes les leçons. Quand les enfants dominaient la lecture, nous prenions des livres.

Si les enfants étaient bruyants et de mauvaise humeur, nous demandions à la classe : « Pourquoi ? » Souvent, ils étaient jaloux les uns des autres. Alors, je racontais comment j'étais dans mon enfance, je parlais de mes nombreux frères et sœurs que je devais garder et combien cela me rendait envieuse des autres. S'ils faisaient des sottises, je me culpabilisais, car je ne les gardais pas assez bien. Quand je racontais cela à mes élèves, les uns après les autres, ils racontaient combien la vie pouvait être injuste. Tous parlaient de leurs chagrins.

C'était bon pour eux de savoir que les adultes avaient eu des problèmes semblables. A l'école, l'enfant n'est pas seulement un élève qui attend sa ration de savoir, mais une personne vivante ayant des camarades et une famille. Quand un enfant est inquiet à cause de ses camarades ou de la maison, alors il se tracasse en classe et il lui est plus difficile d'apprendre.

ESPÉRANTO

Je ne connais aucune langue étrangère, ni l'anglais, ni l'allemand, ni le français. Mais, quand je travaillais à Kolmården, montagne couverte de forêts, j'ai commencé à apprendre l'espéranto par correspondance. C'est une langue artificielle. A la fin du XIX^e siècle, un docteur polonais a recherché dans les langues allemande, française, anglaise, italienne et espagnole, un millier de mots ayant une certaine similitude. Il a ordonné ces mots selon des règles simples que chacun peut facilement apprendre. Il a nommé cette langue : ESPÉRANTO, c'est-à-dire « celui qui espère ».

Quelques années plus tard, ayant obtenu du travail à Stockholm, j'ai pu plus facilement apprendre l'espéranto. Au club, j'ai rencontré des camarades avec lesquels je pouvais parler. Avant, j'écoutais l'espéranto à la radio, je lisais des revues ou des livres et j'écrivais à des amis étrangers. Mais là, je comprenais et je me suis même mise à parler.

Dans une revue espérantiste, j'ai lu une annonce d'instituteurs français qui désiraient correspondre avec des collègues. J'ai écrit et j'ai reçu une réponse. Ce collègue français m'a envoyé un journal scolaire contenant des textes illustrés. Il les traduisait en espéranto et je les écrivais en suédois pour que mes élèves puissent les lire. Les enfants racontaient et dessinaient ce qu'ils avaient vécu pendant la Deuxième Guerre mondiale. La France avait été occupée par les Allemands, puis les Anglais et les Américains avaient libéré le pays. Des photos montraient une rue de leur ville avant et après les bombardements.

Voilà ce que racontait un enfant au sujet de la guerre : « Les alertes et les bombardements m'avaient rendu tellement craintif que tout mon corps tremblait. A la libération du Havre, mon frère âgé de trois ans avait été blessé. Une balle s'était logée dans son bras. Ma mère le conduisit chez le docteur qui retira la balle. Le même jour, mon grand frère Robert âgé de onze ans avait été blessé par une balle et il mourut sur le chemin de l'abri. Ma petite sœur hurlait de peur. »

IMPRIMERIE

En 1950, j'ai été invitée au grand Congrès de l'École moderne en France. Ce

voyage a été très important pour moi et pour mon enseignement. Les élèves de nombreuses écoles françaises imprimaient eux-mêmes leurs journaux. En France, j'ai acheté deux imprimeries que j'ai apportées en Suède. Ensuite, mes élèves aussi ont imprimé leur journal. Voici leur premier texte :

L'imprimerie à l'école

Mademoiselle a acheté une imprimerie en France. Elle nous apprend à imprimer. Quelquefois, nous levons le composteur et toutes les lettres tombent.

Marianne P. (8 ans)

Les lettres étaient en métal. Elles étaient rangées dans une caisse en bois avec de nombreuses cases. Chaque lettre avait sa case. Pour composer les mots, on devait les mettre, l'une après l'autre, dans un composteur spécial. Quand le composteur était plein, on serrait la vis et les lettres ne pouvaient plus tomber. Ce travail n'était pas difficile. Les mains des enfants se déliaient en manipulant ces lettres fines et solides qui ne pouvaient se casser. Nous mettions les composteurs dans la presse. Avec un rouleau de caoutchouc, nous mettions de l'encre sur les lettres. Un papier sur le texte, nous abaissions le volet et la page était prête. Les enfants pouvaient montrer leur page chez eux. C'était amusant de montrer à ses parents ce qu'on avait soi-même écrit, dessiné, composé et imprimé. Nous groupions les feuilles qui





devenaient « NOTRE JOURNAL ». Chaque semestre, nous faisons un nouveau journal. Tous les enfants y écrivaient et dessinaient. Tous les parents trouvaient le nom de leurs enfants dans « NOTRE JOURNAL ».

Nous adressions notre journal à ceux qui nous envoyaient le leur. Les enfants mettaient une bande et j'écrivais l'adresse qui souvent était dans un pays éloigné. Nous adressions lettres et journaux à des écoles françaises, hollandaises, australiennes, japonaises et dans beaucoup d'autres pays.

D'Uruguay nous arriva un texte au sujet des Indiens. Les enfants avaient dessiné des bateaux indiens, creusés à la hache dans un tronc d'arbre. Mes élèves voulaient en savoir davantage au sujet des Indiens, mais je ne pouvais répondre à toutes leurs questions. Une fillette proposa : « Si nous leur écrivions pour le leur demander. » Nous l'avons fait et avons reçu une longue réponse.

Nous avons reçu des images d'étranges animaux australiens. Mes élèves ont lu que là-bas, pour aller à l'école, les enfants montaient leur propre cheval. Nous avons réussi à écrire le mot « dimanche » avec les symboles japonais. Nous avons calculé d'après un livre de classe hongrois... et beaucoup d'autres choses. Les parents constataient que leurs enfants savaient beaucoup de choses et qu'ils en avaient beaucoup à raconter.

Au printemps 1964, nous avons imprimé le n° 30 de « NOTRE JOURNAL ». Ce fut le dernier numéro, car je prenais ma retraite. Je mis l'imprimerie au grenier où elle resta plusieurs années. Je ne connaissais pas de collègue qui désirait continuer notre journal. Aujourd'hui, elle n'y est plus. De nombreux instituteurs l'empruntent pour imprimer un journal avec leurs élèves. Plusieurs collègues ont acheté de nouvelles imprimeries en France. Je reçois de nombreux journaux avec des textes, des dessins et des poèmes que j'aime beaucoup.

LES NOTES DANGEREUSES

Je détestais mettre des notes. J'aidais les enfants et ils s'aidaient les uns les autres. Tous travaillaient librement et avec joie. Pourtant, dès la première classe, je devais donner des notes chaque trimestre et classer les élèves en bons et en moins bons.

Existe-t-il un instituteur qui puisse dire que les notes sont toujours justes ? Aucune note ne peut montrer comment un enfant travaille, comment il apprend et ce qu'effectivement il apprend.

J'essayais de les encourager autrement. Quand un enfant avait réussi quelque chose, toujours je voulais que les autres le sachent. Les enfants se critiquaient les uns les autres, pas seulement sur leurs erreurs, mais aussi sur ce qui était juste et correct.

Sur un cahier, je notais tout ce qui concernait chaque enfant et je le lisais aux parents quand ils venaient à l'école ou me téléphonaient. Je disais ce qu'un enfant savait ou ne savait pas. Au début, les parents pensaient que les enfants n'apprenaient pas vite. Mais les enfants devenaient plus assurés, car ils apprenaient plus profondément. Les enfants étaient libres et joyeux, car ils n'avaient pas de devoirs à la maison et les parents n'avaient pas besoin de passer leur temps à s'occuper des devoirs de leurs enfants.

J'ai un grand respect de l'enfant et je crois fortement en ses possibilités. Un adulte peut facilement rendre un enfant hésitant, mais facilement aussi, il peut lui faire prendre confiance en lui, en lui montrant qu'il est capable de faire quelque chose et que cela est important pour nous. Les enfants savent beaucoup plus qu'on ne le croit.

Je déteste les notes. Elles sont injustes. Les enfants sont nés avec différentes possibilités, dans des milieux différents. Mais en classe, tous doivent être semblables pour satisfaire au modèle scolaire. C'est une erreur. Tous les hommes sont nécessaires. Des hommes différents doivent exister si nous voulons une bonne société. Alors, pourquoi comparer les enfants les uns aux autres par des notes ?

Asta